

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 52 (1907)
Heft: 5

Artikel: Pourquoi le maréchal Bernadotte ne parut ni à Iena, ni à Auerstädt, ni à Eylau
Autor: Picard, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-338602>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

POURQUOI LE MARÉCHAL BERNADOTTE

NE PARUT

ni à Iéna, ni à Auerstädt, ni à Eylau.

La conduite de Bernadotte, pendant la campagne de 1806-1807, a été très sévèrement jugée. On n'a voulu retenir de ce commandant de corps que son absence des batailles d'Iéna, d'Auerstädt et d'Eylau. On pourrait également ajouter Friedland, mais Bernadotte avait alors quitté l'armée pour soigner une blessure reçue à Braunsberg et Victor l'avait remplacé dans le commandement de son corps, qui eut d'ailleurs un rôle décisif dans cette dernière bataille, ce qui fournit un argument de plus à ses détracteurs.

Les incriminations dirigées contre Bernadotte, ayant pour base le blâme prononcé par Napoléon lui-même, au sujet de l'abstention de son sous-ordre le jour d'Auerstädt, blâme signifié par lettre au prince de Ponte-Corvo, il peut paraître osé de revenir sur le jugement du maître et sur l'opinion de la plupart des contemporains. Mais on s'est plu à renchérir sur ces appréciations et il s'est établi sur ces faits, comme sur tant d'autres, une légende qui a surtout pris sa justification dans l'attitude postérieure de Bernadotte, devenu roi de Suède, vis à vis de l'empereur.

Pour expliquer l'abstention du 1^{er} corps, le 14 octobre, aussi bien à Auerstädt qu'à Iéna, on a dit que Bernadotte avait refusé son concours à Davout, autant par jalousie que pour ne pas déférer aux ordres d'un collègue qui n'avait pas mandat d'autorité sur lui; et qu'il avait exploité l'ambiguïté des ordres par rancune personnelle contre Napoléon. Pour Eylau, qu'il se serait volontairement mis en retard d'une journée de marche sur les autres corps, et que, le jour de la bataille, il aurait encore pris une direction excentrique, sous prétexte de barrer la route de retraite au corps prussien de l'Estocq, lequel d'ail-

leurs marchait dans une direction tout opposée et lui fournissait la meilleure preuve de sa faute en courant au rendez-vous d'honneur où il aurait dû se trouver lui-même.

Graves accusations s'il en fut auxquelles les apparences ont donné crédit et que plusieurs historiens ont corroborées de démonstrations appuyées de témoignages.

Encore une fois, le blâme de Napoléon au sujet de la journée d'Auerstädt semble décisif. Il serait suffisant en effet si l'on ne savait qu'à ce même propos l'empereur a singulièrement travesti les faits au point de réduire la bataille d'Auerstädt, cette brillante initiative de Davout, à un simple épisode de la bataille d'Iéna, pour que cette victoire parallèle n'échappe pas à sa gloire personnelle.

Les bulletins de la Grande Armée, les ordres du jour n'ont jamais parlé que d'Iéna et Davout s'est docilement prêté à cette concession d'amour-propre en écrivant lui-même Iéna pour Auerstädt.

Napoléon, en apprenant le 14 au soir que Davout avait eu devant lui l'armée principale des Prussiens avec laquelle se trouvait le roi, comprit qu'il n'avait eu à combattre à Iéna que l'armée secondaire — et il était encore persuadé avoir eu affaire à la majeure partie des forces prussiennes — aussi laissa-t-il éclater sa mauvaise humeur.

Quand, dans la nuit du 14 au 15, un aide de camp de Davout se présenta au quartier impérial et annonça à l'empereur la victoire d'Auerstädt (gagnée par le 3^e corps sur l'armée prussienne commandée par Brunswick et le roi en personne), Napoléon incrédule assura que Davout se trompait, que le 3^e corps n'avait pu avoir devant lui qu'une flanc-garde de faible effectif, que la masse principale se trouvait bien à Iéna et avait bien été défaite par lui Napoléon. Comme l'aide-de-camp insistait pour démontrer son erreur au maître, celui-ci, impatienté, lui ferma la bouche en disant avec humeur : « Assez Monsieur. Votre maréchal n'y voit pas clair d'habitude (Davout était myope), mais aujourd'hui, il a vu double ».

C'est alors que, songeant à dégager sa responsabilité, il déclara avoir donné au Prince de Ponte-Corvo l'ordre de se joindre au maréchal Davout, affirmation absolument contraire aux faits.

La légende se trouva ainsi créée, et, voulant qu'elle devint

l'histoire, Napoléon, à qui le maréchal Bernadotte avait pourtant écrit, dès son arrivée à Apolda, les causes réelles de son retard lui fit adresser de Halle, le 21 octobre, par le major-général, une lettre en ce sens :

« Berthier à Bernadotte.

» Sa Majesté vous rappelle que vous ne vous êtes pas trouvé à la bataille d'Iéna, que cela aurait pu compromettre le sort de l'armée et déjouer les grandes combinaisons de Sa Majesté, et a rendu très douteuse et très sanglante cette bataille qui l'aurait été beaucoup moins. Quelque profondément affecté qu'ait été l'empereur, il n'avait pas voulu vous en parler, parce qu'en rappelant vos anciens services, il craignait de vous affliger, et que la considération qu'il a pour vous l'avait porté à se taire. »

Cela laisserait déjà comprendre que Napoléon ait tenu rigueur à Bernadotte de n'avoir pas partagé la gloire de Davout qui, de ce fait, restait au moins égale, sinon supérieure à la sienne.

Le génie militaire de Napoléon, qui ne saurait être mis en doute, n'est point ici en cause, mais seulement son autoritarisme, qui allait jusqu'à vouloir être le dispensateur de la gloire. Dans une discussion assez vive avec Lannes, il s'écria, ne pouvant plus se contenir : « Je prendrai et donnerai la gloire comme il me conviendra de le faire, car, entendez-vous, c'est *moi, moi seul*, qui vous donne votre gloire et votre succès ».

Quant à l'opinion des contemporains, elle ne peut être comptée que comme reflet de celle de Napoléon. Elle a pour principal criterium les bulletins de l'armée d'ailleurs rédigés dans ce but et l'on sait qu'ils sont sujets à caution.

Il faut aussi faire la part de quelques dévouements exagérés à la cause de Napoléon ou de Davout.

Le général de Ségur, capitaine en 1806 et adjoint au général Duroc, grand maréchal du Palais, a, dans ses mémoires, écrit ce qui suit :

« Au commencement de ce grand jour (14 octobre), vers 3 heures du matin, malgré les dernières instructions de l'empereur, et en dépit de l'offre du commandement en chef que lui fit Davout, Bernadotte s'était séparé de ce maréchal pour rétrograder sur Dornburg. Vers 10 heures au moment du plus grand danger, Davout, la tête nue, un boulet la lui ayant découverte, avait envoyé Romeuf le conjurer de venir à son secours. Bernadotte se trouvait à ce moment à la hauteur du pont de Camburg ; il n'avait qu'à le passer ; peu d'instants eussent suffi pour l'amener à la tête de 20 000 hommes, sur le flanc droit de l'ennemi ; son apparition eût décidé la victoire ; il s'y refusa ! Davout l'appelait, l'invoquait, lui offrait le commandement ; Bernadotte le savait attaqué par des

forces triples ; il continua sur la rive opposée, sa marche paisible et s'éloigna ! Ce ne fut pas la crainte de sa responsabilité, ni une autre crainte qui le détourna. Les siens disent qu'il eût été un héros dans sa propre cause. Mais sa nature était ainsi tout exclusive. C'était seulement quand il pouvait rapporter tout à lui, que son cœur s'ouvrait. Dès lors, ardeur, générosité, dévouement pour les siens, toutes les situations, tous les entraînements des grandes âmes s'y retrouvaient. Mais supporter un égal, un supérieur, servir à la gloire d'un autre, quel qu'il pût être, un tel effort lui fut toujours impossible ou insupportable. Quelques-uns crurent qu'une haine privée contre Davout lui avait fait commettre cette détestable action, ce qui l'expliquerait, sans la rendre excusable. »

Le général Rapp n'est pas plus exact, lorsqu'il raconte ainsi les faits dans ses mémoires :

« Davout surtout se trouvait dans une position sous laquelle un homme moins tenace eut succombé. Bernadotte refusa de le soutenir ; il défendit même à deux divisions de la cavalerie de réserve, qui pourtant n'étaient pas sous ses ordres, de prendre part à l'action. Il paraissait autour d'Apolda, pendant que 26 000 Français étaient aux prises avec 70 000 hommes d'élite commandés par le duc de Brunswick et le roi de Prusse. »

Et Rapp ajoute, qu'étant allé rendre compte à l'empereur des événements de la soirée, Napoléon lui dit : « Bernadotte s'est mal conduit ; il aurait été enchanté que Davout manquât cette affaire, qui lui fait le plus grand honneur, d'autant plus que Bernadotte avait rendu sa position difficile. Ce Gascon n'en fera jamais d'autres ».

Les deux divisions de dragons dont il s'agit, étaient la 3^e (Général Beaumont) et la 4^e (Général Sahuc) restées sans direction par suite du départ du prince Murat pour Iéna, et que le maréchal Bernadotte trouva le 14 dans la matinée, encombrant le défilé de Dornburg et retardant le passage de son corps d'armée.

En face de ces accusateurs par trop courtisans, il y eut bien un parti d'opposition, mais trop peu informé au point de vue militaire, et usant trop souvent de contradiction pour que nous en fassions état.

Il reste donc les historiens. Ils se posent tous en juges impartiaux. Mais ils ont, pour la plupart, épousé la querelle du maître, s'inclinant, et non sans raison pour la majorité des cas, devant son autorité en la matière. Pourtant il faut convenir que Napoléon, juge et partie, a su dans beaucoup de circonstances s'excuser en modifiant les données, comme il arrive même aux plus sincères quand on refait l'histoire après coup.

M. Thiers raconte ce qui suit :

« Le soir, Davout était allé de sa personne reconnaître ce qui se passait au défilé de Kösen. Quelques prisonniers faits à la suite d'une escarmouche lui avaient appris que la grande armée prussienne s'approchait, conduite par le roi, les princes et le duc de Brunswick. »

C'est inexact et rien ne le démontre mieux que le silence gardé à ce sujet par le maréchal Davout dans son rapport du 13 au soir à l'empereur.

Quant au récit que fait M. Thiers de la visite de Davout à Bernadotte, dans la nuit du 13 au 14 octobre, il est tout d'imagination. Le maréchal Davout ne pouvait pas apprendre au prince de Ponte-Corvo l'approche d'une armée de 80 000 hommes, puisqu'il l'ignorait lui-même. Il se borna à lui communiquer l'ordre de l'empereur, qui venait de lui être apporté à 3 heures du matin et à lui demander ce qu'il comptait faire.

Faisons aussi remarquer combien il est invraisemblable que Davout ait demandé à Bernadotte son concours, dans la soirée du 13, et qu'il se soit alors élevé entre les deux maréchaux une question de préséance, puisque tous deux ne pouvaient songer à se mouvoir avant d'avoir reçu les ordres annoncés par lettre de 3 heures de l'après-midi et qui ne parvinrent à Naumburg qu'à 3 heures du matin, le 14.

Les preuves données par les historiens sont quelques témoignages recueillis longtemps après 1806 et qui sentent l'arrangement. Nous en citerons un entre autres.

C'est un rapport du lieutenant de Trobriand, aide de camp du maréchal Davout, dont nous donnons la teneur afin qu'on puisse l'apprécier, faisant remarquer par ailleurs combien il est étrange de condamner un maréchal de France sur un seul dire émanant d'un officier subalterne, et dont il est parlé pour la première fois cinquante-cinq ans après les événements, le principal intéressé n'étant plus là pour se défendre.

Rapport du capitaine de Trobriand, parti du champ de bataille d'Auerstädt, à 3 heures et demie du soir, et envoyé en mission au 1^{er} corps d'armée :

« Monsieur le Maréchal.

» Conformément aux ordres que vous m'avez donnés, je me suis rendu en toute hâte auprès du maréchal prince de Ponte-Corvo, quoique mon cheval fût très fatigué et que j'eusse quelque incertitude sur le point où je pourrais rencontrer le prince. Je l'ai trouvé à 4 heures 30 minutes sur les hauteurs de la rive gauche de la Saale, à peu près à une lieue et demie du point d'où j'étais

parti. C'était au même endroit où je l'avais vu le matin en revenant du quartier-général de l'empereur. Son Excellence était à cheval, avec une partie de son état-major et un piquet de cavalerie d'escorte, mais toutes les troupes au repos. Je lui ai dit que je venais de votre part, pour l'informer que l'ennemi était en pleine retraite; on voyait ses mouvements du point où j'avais atteint M. le maréchal. Je le fis remarquer à Son Excellence qui n'en doutait pas. J'ajoutais que le corps d'armée avait tellement souffert en soutenant depuis le matin 8 heures l'effort de toute l'armée prussienne, commandée par le roi en personne, que la moitié de vos hommes étaient hors de combat : qu'en conséquence vous l'invitez à vous seconder dans la poursuite de vos succès, que sans cela vous seriez dans l'impossibilité de continuer seul vos avantages avec des troupes harassées et avec 1500 chevaux réduits par la mitraille à moins d'un tiers. M. le maréchal m'accueillit assez mal; il me demanda d'abord quels étaient les braves qui avaient payé leur dette à la patrie; et lorsque je lui eus indiqué les noms des plus connus d'entre eux, il me dit : « Retournez près de votre maréchal et dites-lui que je suis là et qu'il soit sans craintes; partez ».

» Je crois inutile de vous répéter la réplique, un peu vive peut-être, que je fis à la dernière phrase de M. le maréchal, tant elle me causa de surprise et de peine. Tel est, du reste, le récit exact de la mission que vous m'avez confiée. La réponse du prince et le ton dont elle fut prononcée ne me permettant pas d'insister davantage, je me suis empressé de revenir près de Votre Excellence.

» Je suis, avec le plus profond respect, M. le Maréchal, votre tout dévoué

» DE TROBRIAND. »

Comment ce rapport, s'il a été fait aussitôt après la bataille d'Auerstädt, est-il intitulé : « Rapport du capitaine de Trobriand » puisque son auteur n'était alors que lieutenant?

Ce rapport qui, par sa forme et ses inexactitudes, est loin d'avoir le caractère des documents de ce genre, ne figure pas aux archives de la guerre, ni dans les papiers du maréchal Davout, relatifs à la campagne de Prusse, réunis par son neveu le général Davout et publiés en 1896. C'est en 1861, que le général de Trobriand, âgé alors de 81 ans, le produisit pour la première fois.

Enfin ne faut-il pas au moins entendre la défense de Bernadotte et si l'on suspecte sa justification devant la postérité on ne peut mettre en doute les arguments qu'il fit valoir à l'époque même comme réponse aux accusations de Napoléon transmises par Berthier :

« Bernburg, 21 octobre 1806, 8 h. du soir.

» Ce n'est pas ma faute, Monsieur le Duc, si je n'ai pas eu une grande part à l'affaire d'Iéna; je vous ai écrit dans le temps par quelle cause ma marche avait été arrêtée la veille de la bataille; ce n'est qu'à 4 heures du matin que j'ai eu communication de votre lettre au maréchal Davout dans laquelle il était

dit que l'empereur tenait beaucoup à ce que je fusse à Dornburg; je ne perdis pas une minute pour me mettre en route, je fis grande diligence et j'arrivai à 11 heures; j'aurais encore été à temps de remplir les vues de S. M., sans le défilé de Dornburg que tout le monde connaît et qui m'a pris un temps infini. Malgré toutes ces difficultés j'ai marché avec une division d'infanterie et ma cavalerie; je suis encore arrivé avant 4 heures à Apolda et assez à temps pour déterminer la retraite des ennemis qui se trouvaient devant le maréchal Davout et, le même soir, j'ai pris 5 pièces de canon et plus de 1000 prisonniers dont un bataillon entier. Je vous le répète, Monsieur le Duc, il n'a pas dépendu de moi de faire plus; j'ai fait tout ce qu'il était humainement possible d'exiger. Il est bien pénible pour moi d'être obligé d'entrer dans ces détails; j'ai la conviction d'avoir bien rempli mes devoirs. »

Un juge impartial et des plus compétents s'est trouvé qui a rétabli les responsabilités de la journée du 14 octobre; il fait dire à Napoléon :

« Si j'avais prévu que le roi de Prusse voulut percer par Naumburg, et que Bernadotte y fut déjà arrivé, je n'aurais pas exposé Davout seul à soutenir le choc du gros de l'ennemi, et envoyé Bernadotte se promener à Dornburg, où il était inutile et pour moi et pour Davout. » (Vie politique et militaire de Napoléon, racontée par lui-même au tribunal de César, d'Alexandre et de Frédéric, par Jomini).

La première condition pour rester impartial est de s'efforcer de reposer le problème avec les inconnues du moment en laissant le lecteur juge de ce qu'il aurait fait à la place de Bernadotte — abstraction faite bien entendu de ce que nous savons des résultats et des conséquences.

Et nous pensons que cette petite étude ne contribuera pas seulement à élucider un point d'histoire, mais reconstituera un de ces cas concrets qui, mieux que les théories de principe et les spéculations de doctrines, montrent les difficultés de l'exécution.

Mais pour entrer dans le rôle de Bernadotte, il est nécessaire d'en connaître exactement les contingences.

Nous commencerons par faire justice de sa prétendue jalousie à l'égard de Davout, qui, eût-elle existé, n'a point eu de part à cette affaire, non plus que sa répugnance à se subordonner à lui, puisqu'il n'a pas eu à se soumettre, Davout s'étant borné d'abord à lui communiquer l'ordre de l'empereur et ne lui ayant demandé son concours qu'à la fin de la bataille.

Ce qui est hors de doute, c'est qu'au moment où le lieutenant

Trobriand joignit le maréchal Bernadotte, l'ennemi était en pleine retraite depuis plus d'une heure, et qu'il ne pouvait plus être question que de ramasser les fuyards et les trophées. Devant une demande qu'il déclara plus tard lui avoir été présentée d'une façon peu convenable, le maréchal Bernadotte put se rebiffer, mais, encore une fois, il ne s'agissait pas, comme on l'a écrit, d'aller au secours d'un collègue en péril. « Je suis Gascon, dit Bernadotte à Bourrienne, mais il (Napoléon) l'est encore plus que moi. J'ai pu être piqué de recevoir presque des ordres de Davout, mais j'ai fait mon devoir. »

« Aucun document — dit le lieutenant-colonel Titeux — ni aux archives de la guerre, ni dans les papiers mêmes du maréchal Davout, n'établit que le commandant du 3^e corps envoya l'adjutant-commandant Romeuf ou tout autre officier au maréchal Bernadotte, vers dix heures du matin, au moment du plus grand danger, pour le conjurer de venir à son secours. L'ennemi occupait la rive gauche de la Saale, cet officier eût dû, pour joindre le prince de Ponte-Corvo, aller passer la rivière au pont de Kösen et faire sept ou huit lieues, par de très mauvais chemins le plus souvent encombrés de troupes et de bagages ; il n'eût jamais pu arriver à Cambourg avant deux heures de l'après-midi, et, à ce moment, le maréchal Bernadotte était depuis plusieurs heures engagé dans le défilé de Dornburg, faisant des efforts inouïs pour sortir et déboucher sur les plateaux de la rive gauche. »

Le général Dupont, qui, dans la marche du 14 octobre, se trouvait à la queue du 1^{er} corps, ne fait, dans sa correspondance et dans ses mémoires, aucune mention de l'envoi d'un officier de Davout au prince de Ponte-Corvo.

Il faut éliminer également le parti-pris de désobéissance à l'empereur par rancune personnelle.

La cause de rancune à laquelle on a fait allusion serait que Bernadotte avait épousé une femme d'abord fiancée à Napoléon et délaissée par lui, et l'on supposa volontiers que la délaissée aurait monté l'esprit de son mari contre l'empereur. Bernadotte a pu en concevoir quelque aigreur, mais on ne pourrait en retrouver trace dans ses relations militaires. Ce serait plutôt de la part de l'empereur qu'on relèverait certaines pointes sarcastiques à ce sujet.

D'ailleurs, Bernadotte n'aurait pas été le seul à avoir de la

rancune contre Napoléon qui était très dur avec ses maréchaux, et pourtant aucun n'en a fait état pour désobéir, pas plus Lannes que les autres, qui avait sur le cœur d'avoir été accusé de concussion et qui écrivait à sa femme à la fin de mai :

« ... Je suis dégoûté à tel point que j'abhorre mon état. On m'en a tant fait que je ne réponds pas de ne pas partir. Je te jure, ma chère amie, que je suis souvent fâché d'avoir versé mon sang pour la gloire de l'... J'ai toujours été victime de mon attachement pour lui. Il n'aime que par boutade, c'est-à-dire quand il a besoin de vous... »

Et pourtant, quinze jours après, Lannes combattait seul, sans récriminations contre toute l'armée russe depuis 3 heures du matin jusqu'à 3 heures du soir sur le champ de bataille de Friedland.

Non, Bernadotte n'a pas fait acte de désobéissance. La subordination des maréchaux eux-mêmes était solidement et sévèrement établie. L'empereur faisait dire à Ney par le colonel Jomini « qu'il entendait être obéi par ses maréchaux comme par ses serviteurs les plus humbles, sans la moindre observation. »

Cette subordination était consciencieusement acceptée et l'exécution des ordres était passive, trop passive même, puisque la crainte de désobéir à l'empereur est la principale explication de la conduite du prince de Ponte-Corvo.

On ne peut douter de l'intention de Bernadotte d'entrer dans les vues de l'empereur ; son interprétation des ordres serait elle-même erronée, car on en lit l'expression dans une lettre qu'il écrivait au mois de janvier 1807 au maréchal Ney :

« ... Au reste, je dois vous prévenir que j'exécute les ordres qui me sont donnés... ; il serait pénible pour vous et pour moi que le défaut des ordres de S. M. compromît la sûreté de son armée. »

On a également représenté Bernadotte comme un brutal et un entêté. Nous pourrions citer nombre de témoignages de ses contemporains qui le dépeignent au contraire très courtois. Fezensac, entre autres, le dit « le plus gracieux et le plus affable des maréchaux avec tout le monde. » En tout cas on ne peut lui refuser d'avoir été un des mieux doués au point de vue de l'intelligence. Il est vrai qu'on l'a retourné contre lui.

Sa correspondance avec l'empereur montre une souplesse et une déférence très grandes.

En somme, pour entrer dans la peau de Bernadotte en 1806, il n'est nul besoin de se faire frondeur, jaloux et désobéissant. Mais il faut faire abstraction de tout esprit d'initiative, comme on l'entend aujourd'hui; Napoléon n'en admettait pas. Il écrit à Berthier : « Moi seul sais ce que je veux faire, vous n'avez qu'à obéir », et Berthier, son fidèle interprète, traduit la même idée à Ney : « Nul ne connaît sa pensée, et notre devoir est d'obéir ». On voit que dans cette ignorance, il n'y a pas d'initiative possible.

Il ne s'agit donc pas de chercher, comme on l'a fait à tort, quelle initiative pouvait prendre Bernadotte, mais seulement quelle interprétation il devait donner aux ordres qu'il avait reçus en raison de ce qu'il connaissait des circonstances.

D'ailleurs, pour répondre d'un mot à ceux qui ont voulu quand même en faire une question d'initiative, disons que Bernadotte, s'il s'était cru permis d'opter, aurait dû se porter vers Iéna plutôt que vers Auerstädt, sur les données mêmes fournies par Napoléon, qui croyait avoir devant lui sinon l'armée prussienne tout entière, au moins les forces principales de l'ennemi.

Il ne faut pas oublier que Bernadotte, qui avait débuté dans la campagne de 1806 par faire l'avant-garde de l'armée sur les traces de la cavalerie de Murat du 7 au 13 octobre, s'était très bénévolement laissé mener par Napoléon et à travers quels zig-zags indécis!

Au lendemain d'Auerstädt, qui lui fut tant reproché, il enleva de haute lutte le pont et la ville de Halle, triomphant avec une partie seulement de son corps d'armée, de toute l'armée de réserve prussienne, c'est-à-dire avec 8000 hommes, de 19,000 ennemis abrités derrière une rivière et une ville fortifiée. Napoléon lui-même s'étonna de cette victoire qu'il compara à la bataille de Lodi.

Rappelons enfin que Bernadotte joua un rôle important dans la poursuite de Blücher, notamment dans la prise de Lübeck, et qu'il se signala dans la même campagne par ses opérations autour de Braunsberg. Ces faits d'armes auraient dû détourner de lui les accusations qui pèsent encore sur sa mémoire.

Nous ne visons pas à le justifier, pas même à l'excuser, mais simplement à expliquer sa situation et sa conduite le jour d'Auerstädt et le jour d'Eylau. (A suivre.)

